

PROLOGUE

Allemagne, octobre 1944

La pendule posée sur le manteau de la cheminée n'en finissait pas de tictaquer. Le grand jour était enfin arrivé. Dans son boudoir, Greta Strohm appuya le front contre la vitre chaude de la fenêtre et ferma les yeux. Elle songea aux cheveux blonds et soyeux de son nouvel enfant dans l'espoir d'apaiser ses nerfs. Oui, tout se passerait bien.

Depuis des semaines, elle se consacrait à la préparation de la chambre du bébé. Ella avait tricoté elle-même de petites couvertures avec ce qui se faisait de mieux sur le marché en matière de laine allemande. Elle en avait tricoté toute une pile, bien trop pour un seul enfant ! Les chandails en coton, si doux au toucher, avaient été cent fois dépliés pour être aussitôt repliés et rangés dans les tiroirs parfumés à la vanille. Greta Strohm avait également accroché aux murs, avec un soin tout particulier, des peintures d'enfants en costume traditionnel. Les flacons de talc, les éponges pour le bain et les hochets arrivés le matin même avaient déjà trouvé leur place sur l'étagère.

Un endroit enchanteur, cette chambre, s'était-elle dit.

Le carillon de la pendule sonnant l'heure lui fit rouvrir les yeux. Elle ajusta les aiguilles de sa montre d'une main distraite. *Ils devraient être là.* Bientôt, elle faisait les cent pas dans la pièce en se tordant nerveusement les mains, l'esprit accaparé par tous les mensonges dont elle avait dû se rendre coupable pour en arriver là, lorsqu'elle perçut un crissement de pneus dans l'allée gravillonnée de la propriété.

Elle tira les rideaux d'un coup sec. Voilà, impossible de faire marche arrière, à présent. Le moteur de l'automobile avait été coupé et la portière du chauffeur s'ouvrait déjà. Greta aperçut la silhouette floue de l'infirmière, assise sur la banquette arrière, qui tenait son nouvel enfant dans les bras.

Elle s'accorda quelques instants de pause devant la porte d'entrée. Elle tamponna son front en sueur du revers de la main et s'éventa la gorge, consciente de devoir tenir son rang. En tant qu'épouse de Ludwig Strohm, un membre éminent du Parti, elle ne pouvait se permettre de se montrer négligée. Elle enroula ses doigts autour de la poignée, serra, prit sa respiration et ouvrit la porte.

L'infirmière s'engouffra aussitôt dans l'entrée, visage radieux, sourire aux lèvres. Elle lui tendit le bébé emmailloté qu'elle tenait dans les bras.

—Frau Strohm, voici votre nouveau petit garçon.

Greta accueillit le nourrisson dans son giron le souffle court, décontenancée par sa propre réaction – qu'elle aurait pourtant dû anticiper. L'infirmière n'avait pas posé le sac contenant les affaires du petit qu'elle donnait déjà toutes sortes de conseils à Greta sur les soins à prodiguer à l'enfant. Mais Greta Strohm n'avait besoin d'aucun conseil. Dès l'instant où elle

embrassa les petits doigts du bébé, toutes les tensions de son corps disparurent.

L'infirmière sortit un biberon du sac, plusieurs petites serviettes pour le rot du nourrisson, ainsi qu'un livre, qu'elle posa sur une console.

—Nous demandons à tous nos parents adoptifs de suivre les enseignements du guide de Johanna Haarer sur la maternité, dit-elle en tendant les mains pour récupérer l'enfant.

Greta exécuta un quart de tour sans lâcher le petit garçon.

—Je vais me débrouiller. Vous pouvez partir.

Offensée de se voir ainsi congédiée, l'infirmière, sourcils froncés, observa Frau Strohm quelques instants puis balaya le vestibule d'un regard et finit par demander si son époux était bien là. Greta l'ignora, tout occupée qu'elle était à cajoler le nourrisson.

—Bon, eh bien... je vous laisse, finit par capituler l'infirmière avant de faire claquer ses talons une fois et de sortir de la maison.

Greta fourra son nez dans le cou du bébé et prit une longue inspiration, enivrée par le contact de cette peau d'une douceur extrême. Sous sa main, elle sentit un léger crépitement, comme si quelque chose avait été glissé dans les langes du petit garçon.

Elle ne s'attendait certainement pas à cela, et pourtant Dieu sait si elle avait tout prévu, jusqu'au moindre détail. Dehors, l'auto s'était mise en route et passait déjà derrière la fontaine pour quitter la propriété, entraînant dans son sillon un léger nuage de poussière ocre. Greta ne distinguait plus très bien l'infirmière mais elle sentit son regard braqué sur elle à travers la vitre arrière de l'auto.

Dans son boudoir, Greta posa le bébé sur le divan et le débarrassa du lange épais qui l'enveloppait. Le petit se mit à vagir une fois dénudé et tendit ses deux jambes potelées. Sous son dos, Greta aperçut un petit papier froissé. Saisie d'un terrible pressentiment, elle garda le papier dans sa main un long moment avant d'oser le déplier.

—Oh non..., dit-elle en découvrant ce que contenait le mot. Pour l'amour de Dieu, non...

Son regard se perdit dans l'allée, là où l'infirmière avait disparu, puis revint se poser sur la feuille. Le sol se déroba sous ses pieds. Elle se laissa tomber lourdement sur le divan. À côté d'elle, le nourrisson pleurait.

Le message était on ne peut plus clair, et bien destiné à elle, à elle seule.

Je connais votre secret.

1

Protectorat de Bohême-Moravie, juin 1944

J'enfonçai ma pelle dans la terre du jardin. Ema vint s'agenouiller près de moi en traînant son sac lesté de graines derrière elle. Le soleil faisait sa première apparition depuis plusieurs jours. Entre le troisième et le dernier trou, caressée par la brise qui s'infiltrait entre les tilleuls, dos au soleil, je plongeai dans ma bulle, une bulle dans laquelle pensées et respiration vont et viennent sans qu'on n'y prête la moindre attention. Je regardai Ema s'amuser avec un ver de terre, repoussai une mèche de cheveux derrière son oreille.

—T'ai-je déjà raconté l'histoire de la comédienne ?
La comédienne qui venait de Prague ?

Ema fit non de la tête en frottant ses mains pleines de terre.

—Veux-tu que je te la raconte ?

—Ça se passe avant *leur* arrivée ?

Elle ne disait jamais rien de négatif sur les soldats du Reich en dehors des murs de notre maison, même dans le jardin. C'était la règle, chez nous.

—Oh oui, bien avant, la rassurai-je en lui tapotant le genou pour lui indiquer d'avancer dans le carré de terre.

J'entrepris de creuser un nouveau trou, dans lequel Ema déposerait bientôt quelques graines en m'écoutant.

—Au début de l'histoire, la comédienne est une jeune fille, dix-huit ans tout au plus. Les théâtres de la ville se l'arrachent. Elle a une belle chevelure châtain avec des reflets dorés dans le soleil couchant.

Ema porta une main à sa tête, attrapa une mèche blonde et en examina la couleur au soleil.

—L'histoire commence le jour où un photographe de renommée doit faire son portrait. C'est un grand évènement pour elle, de sorte qu'elle passe toute la matinée à se coiffer, à se maquiller, elle se met même du rouge à lèvres.

Une petite étincelle s'alluma dans le regard d'Ema. Elle adorait l'idée du rouge à lèvres.

—Et elle était célèbre, la dame ?

—Non, mais les gens la trouvaient belle. Très, très belle.

Ema resta un instant bouche bée, rêveuse.

—Et comment elle s'appelait ?

Il n'était pas question de lui dire la vérité.

—Imogène, dis-je, avant d'ajouter, en voyant Ema faire une moue : Ou bien... Ema, peut-être ? Veux-tu qu'elle porte le même nom que toi ?

Ema acquiesça comme je posai une main sur son dos réchauffé par le soleil.

—Donc, elle s'appelait Ema et avait de longs cils fournis qui faisaient penser à un éventail en mouvement quand elle battait des paupières.

—Comme toi, maman.

—C'est ça, comme moi, dis-je en souriant.

Je lui fis signe de déposer quelques graines dans le trou et continuai à lui raconter l'histoire de la Pragoise

qui avait, sans le savoir, rencontré l'homme de sa vie ce jour-là chez le photographe. Soudain, on entendit des cris de panique provenant de l'autre côté de la colline. C'était la voix de ma soeur. La pelle me tomba des mains. Ema s'était réfugiée contre ma jupe.

—Maman..., gémit-elle.

En une fraction de seconde, j'avais été propulsée hors du monde de la fiction et des douces rêveries au soleil, pour replonger dans celui du secret au quotidien, de la terre poisseuse, de la chaleur, de la brutalité.

—Oui, ma chérie ? demandai-je, consciente qu'il ne pouvait y avoir qu'une raison pour que ma sœur hurle mon nom à tue-tête sans se soucier d'être entendue par les voisins.

—C'est des nouvelles de papa, c'est ça ?

Dans la lumière du soleil déclinant, les yeux bleus d'Ema ressemblaient à deux billes de verre. Des yeux innocents, apeurés.

—Je ne sais pas, dis-je calmement mais sans parvenir à ravalier mes larmes, qui roulaient déjà sur mes joues et s'écrasaient au sol.

Dans une tentative désespérée de retour en arrière, je m'essuyai le front du dos de la main et m'échinai à creuser un nouveau trou, visage fermé.

—Mets les graines, ordonnai-je à Ema, toujours paralysée. Allez, mets-les.

Ma sœur m'appela de nouveau. Ema ramassa quelques graines qui lui avaient échappé des mains et les déposa dans le trou. Je les recouvris et Ema acheva la besogne en tapotant le sommet du petit tas de terre.

—Mais maman, il y a tante Dáša qui...

Je pivotai et observai notre bâtisse. Le porche en mauvais état, les bacs à fleurs cassés, la peinture écail-

lée... Et l'espoir, malgré tout, qu'un jour nos époux reviendraient à la maison, bien vivants. Des rumeurs couraient, on disait qu'ils avaient été arrêtés. Suivies d'autres rumeurs ; ils se seraient évadés. Voilà trois ans qu'ils avaient rejoint les rangs de la Résistance. Trois années, trois anniversaires, trois étés passés seules dans la Bohême occupée.

—Viens, ma chérie.

Je fis signe à Ema de se lever, elle se blottit contre moi, puis j'agitai un bras en direction de ma sœur.

—Dáša ! On est là !

J'eus soudain la conviction qu'il ne me restait plus que quelques secondes à vivre dans le monde où mon mari respirait encore, et Ema devait, à ma voix mal assurée, l'avoir senti. Je m'efforçai néanmoins de la tranquilliser, lui dis qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter et lui caressai les cheveux — même si je savais que rien ne serait plus jamais comme avant, et que nos vies, encore, s'apprétaient à basculer dans l'inconnu, toujours plus près de l'horreur. Allions-nous réussir à nous en sortir, cette fois ? Pour avoir volé du charbon au Reich, mon père avait été envoyé dans une mine, où les Allemands avaient fini par l'exécuter. Depuis, ma mère n'était plus que l'ombre d'elle-même, elle ne se levait plus et appelait la mort de ses vœux.

—Il va falloir être forte, murmurai-je à Ema alors que je sentais mes propres forces me quitter.

Dáša dévala la colline à toutes jambes, agitant les bras. Elle les baissa et se cramponna à sa jupe lorsqu'elle se rendit compte que les voisins risquaient de l'apercevoir. Le cœur tambourinant, je la regardai approcher, attendant d'apprendre de sa bouche le sort réservé à nos époux.

Cet instant, je me l'étais imaginé un nombre incalculable de fois, et cependant, jamais il ne m'avait traversé l'esprit que l'annonce tant redoutée pût se faire dans le jardin, avec Ema à mes côtés. Je me voyais plutôt apprendre la mort de mon mari sur la place du marché, derrière mon stand de légumes. Ema aurait été derrière moi, à remplir un sac de carottes. Un inconnu m'aurait alors tendu un petit mot au lieu de me donner de la monnaie, et ce petit mot aurait contenu les dernières volontés de mon mari.

La plupart des veuves n'avaient même pas droit à cela.

Dáša traversa à toute allure les allées du jardin sans cesser de secouer la tête, passant frénétiquement une manche sous son nez. Alors que je m'attendais à ce qu'elle prononce les paroles fatales en arrivant à ma hauteur, elle se contenta de m'agripper par les bras.

—Anna..., dit-elle en reprenant son souffle, le visage défait.

—Parle.

Il est mort. Ils sont morts. J'essayai d'avaler ma salive, une boule dans la gorge m'en empêchait. Mes bras tremblaient. Ma fille tirait sur mon tablier. Je fermai les yeux.

—Parle !

Dáša prolongeait cruellement mon calvaire. Comme si le couteau que l'on m'avait planté dans le cœur ne suffisait pas, je devais à présent attendre qu'on me le retirât lentement.

—Dáša, bon sang, je te...

—Je vais avoir besoin de toi, dit-elle enfin.

—Quoi ?

J'ouvris les yeux. Ma sœur chercha à m'éloigner de ma fille mais je résistai férolement.

—Dáša, parle, je t'en supplie. C'est à propos de nos maris ?

Elle resta un instant silencieuse puis répondit par la négative d'un mouvement de tête. Le souffle coupé, pliée en deux, je dus lutter pour contenir mes sanglots et mes gémissements. Dáša tenta à nouveau de m'entraîner à l'écart.

—Il faut nous dépecher, viens.

—Attends...

Mon corps encaissait encore le choc de la nouvelle – il ne s'agissait pas de nos maris ! – et il me fallut quelques secondes pour me redresser et reprendre ma respiration, une main sur mon cœur malmené.

Dáša retira le foulard qu'elle s'était noué autour de la tête et sa chevelure châtain se déversa sur ses épaules. Son regard furetait de tous les côtés, elle surveillait à la fois la route et la maison. Subitement, je réalisai que ses enfants n'étaient pas avec elle. Je la saisis par le bras.

—Où sont les petites ?

Pas une seule fois je ne l'avais vue sortir de chez elle sans être accompagnée d'au moins une de ses filles. Comme elle ne répondait pas, je la secouai par une épaule.

—Dáša !

—En sûreté, dit-elle. À la maison. Avec le bébé, ajouta-t-elle en chuchotant.

Le bébé. Encore un secret.

Sur la route, des curieux s'étaient arrêtés et nous observaient. Certains étaient même descendus de leur vélo. La scène avait également attiré les voisins à leurs fenêtres.

—Viens, insista Dáša.

Nous remontâmes la colline en longeant les plantations de camomille en fleur, qu'il nous faudrait bientôt rama-

ser, puis redescendîmes sur l'autre versant en direction de la ferme délabrée. Dáša me tirait par le coude quand elle estimait que je n'avançais pas assez vite et me pressait d'accélérer le pas en fendant elle-même les herbes folles qui avaient poussé dans la zone de pâturage. C'est à ce moment-là que je remarquai une marque rouge sur son bras, qu'elle tenta aussitôt de dissimuler. Je pilai net au beau milieu des hautes herbes.

—Dáša, ma sœur, qu'as-tu donc fait ?

J'exigeai une réponse mais Dáša restait muette et refusait de croiser mon regard. Ses yeux erraient quelque part vers l'horizon. Je me penchai sur Ema et ajustai le col de sa robe.

—Ema, ma chérie, dis-je en tripotant ses coulettes, on va faire un jeu.

Son visage se rembrunit. Nous avions l'habitude, elle et moi. Je donne un ordre, elle ne pose aucune question. Un langage secret entre nous. *Faire un jeu*.

—On va jouer à cache-cache, d'accord ? File vite chez tata Dáša et ferme la porte à clef derrière toi. Tes cousines sont dans la maison. Tu ne dois sortir sous aucun prétexte, c'est bien compris ? Je viendrai te chercher tout à l'heure.

Ema acquiesça.

—Ta grand-mère est également à la maison, précisa Dáša.

Je donnai une petite tape sur les fesses de ma fille et lui dis de filer. Elle se lança dans les herbes sèches et partit en courant vers la maison de Dáša. J'attendis de la voir entrer et refermer la porte derrière elle avant de me tourner vers ma sœur, qui semblait toujours en pleine crise de nerfs.

—J'ai fait ce que j'avais à faire, déclara-t-elle. Je ne pouvais pas... je ne voulais pas...

—Si tu ne me dis pas exactement ce qui s'est passé, je te jure que...

—Les Allemands sont venus chercher mes enfants !

Abasourdie, je scrutai rapidement la ferme et ses alentours, le bâtiment, la route, mais ne remarquai rien de particulier. J'attrapai Dáša par le bras sans ménagement et plantai mes yeux dans les siens.

—Où ça ? Chez toi ? Sur la route ? Ils étaient en camion ?

J'aurais pourtant entendu le camion puisqu'il aurait bien fallu qu'il passe devant chez moi pour aller chez elle. Dáša détournait sans cesse le regard.

—Non, ça ne s'est pas passé comme ça.

—Et comment ça s'est passé, alors ?

Ma sœur tourmentait un mouchoir dans ses mains.

—Eh bien, une femme est venue... J'avais demandé à Brigita d'aller chercher des tomates dans le potager pour le déjeuner, parce que c'est la plus âgée, Brigita, et la petite, elle l'a suivie. Elle suit tout le temps sa sœur... Elles sont bien rouges, les tomates, un vrai régal. Je voulais que les filles les goûtent. Et je n'ai eu le dos tourné qu'une minute, je te le jure, juste quelques instants, pas plus, ajouta-t-elle, un index levé, en se forçant à reprendre sa respiration, avant de se jeter dans mes bras.

—Dáša, attends, je ne comprends pas. Dáša ! Regarde-moi, s'il te plaît.

—Là-bas..., dit-elle mollement en indiquant la grange en ruine du bout du doigt.

Je tournai la tête et observai la porte, fermée, de la grange. La dernière fois que cette porte avait été fermée

remontait à l'époque où il y avait encore des vaches à la ferme. Et les Allemands nous avaient pris notre bétail il y avait déjà plusieurs années de cela.

Je mis aussitôt le cap sur la grange et Dáša m'emboîta le pas. Elle se frottait les mains nerveusement et marmonnait sans relâche qu'elle n'avait pas eu le choix.

—Ouvre-moi cette porte, Dáša, dis-je en me campant devant la porte après avoir brièvement jeté un œil entre deux planches – et à première vue, aucun signe de vie à l'intérieur.

Elle posa une main sur la poignée et marqua une pause.

—J'ai sonné la cloche de toutes mes forces, expliqua-t-elle en mimant le geste. Alors les enfants ont accouru, et là, j'ai... j'ai...

Je pris une bonne respiration, prête à affronter le pire, mais rien ne pouvait me préparer à ce qui m'attendait.

—Dáša, dis-je d'une voix difficilement maîtrisée, ouvre, bon sang !

Elle ferma les yeux un instant, serra la poignée entre ses doigts et fit coulisser la porte de la grange, qui s'ouvrit dans un grincement.